



DANIEL LANG | INCIDENT
SUR LA COLLINE 192

ALLIA

Incident sur la colline 192

DANIEL LANG

Incident sur la colline 192

VICTIMES DE GUERRE

Traduit de l'américain par
JULIEN BESSE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

TITRE ORIGINAL

Casualties of War

Le présent texte a paru pour la première fois dans *The New Yorker Magazine* (Condé Nast Publications) le 18 octobre 1969. La même année, Mcgraw-Hill à New York en a réalisé une édition sous forme de livre.

© Daniel Lang 1969, 1987, tous droits réservés.

© Henri Huet pour la photographie de couverture, tous droits réservés.

© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la traduction française.

À William Shawn

COMME leurs prédécesseurs dans toutes les guerres, les vétérans américains du Vietnam retournent à la vie civile imprégnés de souvenirs qu'ils conserveront sans doute pour le restant de leurs jours. Quelle qu'ait pu être sa proximité du front durant sa carrière de soldat, un homme s'en souviendra comme d'un moment unique, où son quotidien s'est, pour un temps bref, teinté d'héroïsme. L'ancien première classe Sven Eriksson – tel que nous l'appellerons, car employer son vrai nom ajouterait au danger qu'il court peut-être – est aussi rentré avec ses souvenirs, mais il ignore ce qu'il en adviendra. Démobilisé avec les honneurs en avril 1968, ce jeune vétéran de 24 ans, originaire d'une bourgade agricole du nord-ouest du Minnesota, n'est même pas certain, s'il pouvait maîtriser sa mémoire, de vouloir rassembler ses souvenirs. Naturellement, Eriksson a vécu là-bas toutes sortes d'expériences marquantes. Ne serait-ce que voir un pays asiatique, avec ses paysages si différents des plaines gelées de son coin du Minnesota, représentait en soi une aventure, dit-il, ajoutant qu'il n'avait jamais pataugé

dans des rizières, tenté de percer la pénombre soudaine d'une jungle dense et luxuriante ou erré à l'aveuglette à travers des roseaux de Chine plus hauts que lui. Fantassin, Eriksson en a vu assez pour se remémorer à sa guise les victoires cruciales auxquelles il a contribué, les échanges de tirs où il fut pris pour cible ainsi qu'une embuscade en particulier, qui blessa la moitié de son unité. Mais il admet sans mal que, lorsqu'il repense à sa période de service au Vietnam, une seule image lui revient inmanquablement à l'esprit : celle d'une jeune paysanne vietnamienne, de deux ou trois ans sa cadette, dont il fit pour ainsi dire la connaissance le 18 novembre 1966 dans un hameau reculé des hauts plateaux du centre, à quelques kilomètres de la mer de Chine méridionale. Eriksson et quatre autres recrues se trouvaient alors en patrouille de reconnaissance à proximité du village de la jeune fille. Eriksson s'estime peu fiable quant à son physique. Par contre, il se souvient parfaitement qu'elle arborait une dent en or bien visible et que ses yeux, d'un brun sombre, pouvaient se montrer très expressifs. Il se rappelle également qu'elle portait des boucles d'oreilles surannées en verre bleuté, qu'il remarqua à leur faible scintillement par un bel après-midi où il avait reçu

l'ordre de la surveiller. Comme la plupart des femmes de la campagne, elle revêtait un ample pyjama noir. Bien que ce vêtement masquât sa silhouette, il pouvait la deviner mince et élancée, et mesurant près d'un mètre soixante. Tant qu'elle resta en vie, Eriksson ignora son nom. Il finit par l'apprendre lorsque la sœur de la fille l'identifia lors du procès devant la Cour martiale, procès dont Eriksson fut l'instigateur et dans lequel il comparut comme principal témoin à charge. Le nom de la fille – vrai, celui-là – était Phan Thi Mao. Eriksson et elle n'échangèrent jamais un mot; aucun ne parlait la langue de l'autre. Il côtoya Mao durant à peine plus de vingt-quatre heures. Celles qui furent ses dernières. Les quatre camarades de patrouille de Eriksson la violèrent et l'assassinèrent avant d'abandonner son corps dans un buisson en pleine montagne. L'un des soldats la poignarda à trois reprises et lorsqu'au procès, l'avocat de la défense mit Eriksson au défi de décrire le son émis par les coups de couteau, Eriksson déclara: "Eh bien, j'ai chassé et éviscéré des cerfs. C'était exactement comme quand on plante un couteau dans un cerf, une sorte de bruit sourd, Maître."

ERIKSSON m'a reçu dans sa maison de (dirons-nous) Minneapolis, où, depuis qu'il a quitté l'armée, il travaille comme menuisier dans un grand magasin. Il habite avec sa femme Kirsten un modeste trois-pièces propre, dont les murs sont ornés de peintures de Mme Eriksson, une artiste du dimanche, présente lors de l'entrevue ; âgée de 23 ans, elle est réceptionniste dans un cabinet d'assurances. Le couple n'a pas d'enfant. Amis depuis leur enfance, ils se sont mariés voici quatre ans, peu après l'enrôlement de Eriksson. Leurs pères, des fermiers voisins, avaient du mal à joindre les deux bouts. Comme de nombreux fermiers de la région, m'expliqua Mme Eriksson, avant d'ajouter que la plupart des habitants du coin étaient d'origine scandinave. "Dans cette partie de la région, on se fait une fierté d'être des gens réservés", précisa-t-elle. Jolie petite blonde d'allure vive et intelligente, elle me proposa du café et du gâteau à l'instant où je pénétrais dans l'appartement. Elle était ravie, me confia-t-elle, que j'aie demandé à en savoir davantage sur l'épisode impliquant Mao. Jusque-là, elle était la seule personne avec qui son mari en avait discuté depuis son retour du Vietnam, et encore sans trop rentrer dans les détails. "Ça lui fera du bien de parler à quelqu'un d'autre",